

# Le mouvement des idées dans l'émigration française

Autor(en): **Wittmer, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): - **(1926)**

Heft 3

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759957>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Le mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815)

Par Louis Wittmer

Deux mouvements d'émigration, d'origine et de conséquences fort différentes encadrent le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le 17 octobre 1685 Louis XIV, mal conseillé et persuadé de ramener l'unité religieuse dans son royaume, révoqua l'Edit de Nantes. Pour conserver leur foi, malgré les dragonnades, deux cent mille protestants environ quittèrent la France. Ils gagnaient les *terres du Refuge* : la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse. Plus d'une de ces nations, rivales du *Grand Roi* et inquiètes de sa politique, fut heureuse de profiter de ce surcroît de bourgeois, d'artisans, même de paysans, travailleurs énergiques. Ces familles industrielles, véritable force morale et matérielle, furent accueillies avec d'autant plus de bienveillance qu'on se rendait compte que, si la France s'en privait, c'était pour son malheur.

Cent ans s'écoulèrent et, cruel retour, *l'Ancien Régime*, responsable de la Révocation de l'Edit de Nantes, succombait cette fois sous le poids de ses faiblesses et de ses fautes. Sa chute ne fut pas peu hatée par les critiques et les sarcasmes que ne lui épargnèrent point les *pamphlétaires du Refuge* chez qui, de Saint-Evremont à Voltaire, tous les publicistes du XVIII<sup>e</sup> siècle trouvèrent, déjà toutes fourbies, des armes pour l'attaque du régime. Résultat inattendu de cet enchevêtrement de circonstances, les premiers oppresseurs, les partisans de la légitimité, durent à leur tour prendre le chemin de l'exil, cédant devant l'idéal politique nouveau aussi absolu que l'ancien dans son ostracisme, idéal issu de ce calvinisme réprouvé et proscrit. C'est à ce deuxième exode qu'il est d'habitude de réserver le nom d'*émigration*.

Il ne fait de doute pour personne – et surtout après le récent ouvrage de Monsieur Baldensperger, dont nous rendons compte ici<sup>1)</sup> – que ce mouvement d'émigration si puissant et prolongé n'ait été un adjuvant pour la civilisation occidentale et la France

---

<sup>1)</sup> Fernand Baldensperger: *Le mouvement des idées dans l'Emigration française (1789-1815)* Paris, Plon-Nourrit. 2 volumes.

en particulier. Ce flux abondant d'exilés – il y en avait environ cent quatre-vingt mille – que la Révolution déversa sur les routes de l'Europe et du monde, séjourna de longues années en terre étrangère. Une initiation plus ou moins profonde à une pensée, à une mentalité, à une *mystique* qui d'abord parut étrange parce qu'étrangère était inévitable. Inévitable aussi sa rencontre avec la mentalité française lors du retour des émigrés au pays et une adaptation réciproque d'où devait sortir des idées et des formes nouvelles.

Si le côté politique de ce mouvement issu par contre-coup de la Révolution a déjà tenté plusieurs historiens, le côté littéraire n'avait encore fait l'objet d'aucune étude d'ensemble. Gigantesque entreprise ! Il fallait, dans des milliers de mémoires, de pamphlets, de romans, de poèmes, de protestations et de consultations politiques ou religieuses, de lettres publiques ou privées, d'articles de journaux et de revues découvrir ce qui élucidait la marche de la pensée sinueuse et diverse de l'Émigration. Tâche difficile et délicate que ce dépouillement d'une vaste littérature imprimée et manuscrite, restée enfouie dans la poudre des bibliothèques et des archives. Non seulement elle exigeait une lecture infinie, beaucoup de goût, une grande maîtrise et honnêteté dans le choix des citations types, une parfaite indépendance à l'égard des diverses opinions dont le combat se poursuit encore aujourd'hui, mais elle réclamait en plus de ces qualités cette sagacité d'analyse nécessaire pour voir clair dans les enchevêtrements d'une époque cahotique et pour délimiter avec quelque précision les problèmes délicats entre tous que sont : l'exacte détermination du moment où apparaissent une idée ou un sentiment dans la société, la poursuite de leur développement et de leurs transformations, l'estimation de leur valeur et de la répercussion qu'ils peuvent avoir, enfin la mesure des résistances qu'ils rencontrent. Ces questions élucidées aident à comprendre le succès des œuvres marquantes d'une époque. Souvent celles-ci ne sont en effet que l'artistique écho de milliers de voix que l'oubli a ensevelies mais qui ont préparé l'opinion publique, l'ont prédisposée à un accueil enthousiaste et fructueux. Il est de nécessité pour l'exposé intégral du problème littéraire d'une époque quelconque de retrouver cette *table de résonance* des chef-d'œuvre.

Depuis longtemps Mr. Baldensperger est passé maître dans cet art subtil de traiter l'histoire des idées. La souplesse et la sûreté de sa méthode nous mettent en confiance. Le présent ouvrage, y fait appelle disons-le plus que les précédents; mais avec quel plaisir ne la lui donnons-nous pas! — Qui prétend s'occuper de la période qui s'étend de la mort de Voltaire et de Rousseau à la révolution littéraire et politique de 1830, ne saura se passer désormais des deux volumes de Mr. Baldensperger, bourrés de faits, tableau vivant et nuancé des idées et des sentiments de ce monde mobile et instable que Chateaubriand dénomma si justement *la France extérieure*.

\*

Une exégèse mal informée prétend assimiler le Romantisme à la Révolution. A y regarder de près, le contraire serait exact. Le mouvement démocratique éprouva lui un grand besoin de sociologie et de littérature rationnelle. Pendant ce temps, les nobles exilés se déprénaient de leurs goûts voltairiens et encyclopédiques. Jetés hors de France ils s'initiaient à une mentalité bien différente de la leur.

Mr. Baldensperger groupe ses observations et ses déductions sous trois rubriques : *les expériences du temps présent, les prophètes du passé, les théories de l'avenir*. Le premier fait essentiel fut la *rupture* brusque de la vie de société qui marque le début des années d'apprentissage et d'exil de l'Emigration. Toute une caste, dominée par une longue tradition d'idées reçues et qui ne cherchait qu'à passer la vie agréablement se dispersa, en dépit de son humeur casanière, au souffle de l'agitation Jacobine. Malgré la *grande douceur de vivre* dont on jouissait, on se décida au départ d'un cœur assez léger, au début surtout. On se berçait de l'espoir que l'absence serait courte. Mais hélas, les mois et les années passèrent. Des premiers qui revinrent au pays bien peu le purent avant 1800; pour beaucoup l'exil se prolongea jusqu'en 1804, certains même ne rentrèrent qu'avec les Bourbons, en 1815; mais au contraire de ce qui s'était passé cent ans auparavant, les irréductibles, ceux qui renièrent absolument la patrie, restèrent une exception.

Emigrer en dépit de la défense royale est-ce légitime? Cette question qui eût dû troubler ceux qui tournaient le dos à la France

ne leur vint pas à l'esprit, surtout dans les premiers mois. La colère et la haine les aveuglaient à un tel point qu'ils ne reculaient même pas devant la lutte fratricide. Cent ans auparavant, les huguenots n'avaient point été davantage tourmentés de scrupules dans leurs entreprises contre leur pays d'origine. Chez ceux-ci, *la foi*, chez ceux-la, un certain *point d'honneur* levait tous les doutes. Pas plus que les *refugiés*, les *émigrés* n'éprouvèrent d'appréhension à en appeler au roi de Prusse, cette fois il est vrai pour « sauver de malheureuses victimes de la cause royale », pour le prier d'intervenir contre « une nation de tigres », de « rebelles impies » qui avaient osé lever les mains « sur le trône et l'Autel », causes sacrées.

Il apparut bientôt – deuxième expérience plus cruelle que la première – qu'il fallait renoncer à l'espoir d'un prochain retour et qu'il y avait nécessité de s'adapter à des conditions de vie nouvelles, à se mêler à des milieux dont, tout d'abord, de dédaigneux préjugés vous avaient tenus éloignés. Il y eut quelque résistance. On essaya de renouer au hasard des rencontres les fils brisés et épars des relations de société. Mais le charme était rompu et ces habitués des salons se retrouvèrent soudain en face d'eux-mêmes. Cette contemplation salutaire ne leur plut guère. Il semble que les femmes supportèrent encore plus malaisément que les hommes cette rupture d'équilibre de leur vie. De quelles douleurs elle fut la cause et combien subies à contre cœur, on le comprendra aisément. En raison même de ces douleurs, le dépaysement prolongé amènera une métamorphose profonde, essentielle, des esprits et des âmes. Tout d'abord plus d'un émigré retrouve avec étonnement et émotion des sentiments qu'il revit avec intensité. J.J. Rousseau voit sa clientèle augmenter et dans ce milieu qu'avait autrefois amusé ses paradoxes trouve de nouveaux admirateurs et des défenseurs. C'est qu'il leur ouvre les yeux sur la fatale tyrannie de *l'usage du monde* et du *bon ton* à laquelle ils s'étaient trop volontiers soumis. « L'usage du monde est une tyrannie . . . qui exclut toute originalité » déclarait M<sup>me</sup> du Montet. Un Chateaubriand, celui de *l'Essai sur les révolutions*, cherchera à atteindre en lui même *l'homme de la nature, le sauvage*. D'autres, une M<sup>me</sup> de Flahaut par exemple, seront hantés par les délices de la belle nature et feront leur plaisir d'une promenade. Les souffrances de l'exil prédisposeront beaucoup à cet

état de mélancolie qu'ils dénomment le *vague à l'âme*. Les suicides toutefois seront rares. L'on méprise comme une inélégance et une lâcheté cette façon de résoudre le problème de la vie. La plupart s'ingénierent à trouver un travail qui ajoutât un léger supplément à des ressources trop médiocres. L'énergie, l'aimable désinvolture, que déploierent ces déracinés, leur permirent de supporter héroïquement leurs peines et leurs soucis et d'échapper à l'humeur noire. Cependant, — mais qui s'en étonnera, — même chez les plus courageux, l'instabilité de tant d'années de souffrances et d'errements laissera sur l'âme endolorie, une trace profonde, une tristesse qui apparaîtra dans tout ce qu'ils écriront.

\*

Les émigrés en fuite devant la Révolution victorieuse vont donc courir les pays inconnus, devenir des *explorateurs malgré eux*, tout considérer avec «étonnement et tristesse». Car depuis tantôt 50 ans les philosophes de Paris leur avaient si bien affirmé que les *lumières*, telles qu'ils l'entendaient, rayonnaient sur le monde et que pour le moins l'Europe entière était Française, de mode, de goût, de ton qu'une surprise angoissée les saisit quand leur expérience personnelle les convainquit que la réalité était bien éloignée de ce rêve, qu'au contraire, les usages et les goûts nationaux que jusqu'alors ils s'étaient habitués à dénigrer comme des *vieilleries* ridicules, étaient plus vivaces que jamais, respectées par des millions d'êtres qui y tenaient. Alors, le premier moment de surprise passé, à regarder de plus près ces *vieilleries*, ils leur trouvèrent du cachet et les estimèrent dignes de leur attention. Voyageant sac au dos du Portugal en Russie, du cap Nord en Grèce et en Sicile duchesses, petits maîtres, sémillants abbés constatent, il le faut bien, les disparates de l'univers; ils s'imprègnent d'images et d'idées étrangères, s'essayent à les noter et, comme le remarque fort bien Mallet du Pan, sont en passe de devenir des *cosmopolites* malgré eux. Mr. Baldensperger nous conduisant à travers le chaos de ces mille impressions nous montre admirablement comment dans les heurts d'une vie nouvelle s'élabore lentement cette émancipation du *moi*, le sentiment de la solitude, le goût des choses étrangères, tout ce qui, la disparition des vieilles habitudes aidant, ouvrira la voie au romantisme dont nous touchons ici à l'une des origines. Cette nécessité

d'un renouvellement, d'une adaptation aux expériences vécues apparaît même en matière de théâtre où cependant le prestige français restait indéniable. Le drame historique et la chronique dialoguée font craquer les vieilles formules et la sacro-sainte règle des trois unités. Les émigrés qui prenaient plaisir à mettre à la scène l'histoire contemporaine, à la *faire voir et entendre* occuperont à leur retour en France, les loges des théâtres et se trouveront d'accord avec la turbulente jeunesse des parterres habituée aux mélodrames des théâtres des boulevards. Parterre et loges dédaignant l'opinion des critiques officiels et des vieilles perruques académiques applaudiront aux innovations en matière théâtrale.

Les tendances nouvelles apparaissent mieux encore dans la littérature des *mémoires* et des *romans*. Chacun veut noter ses souvenirs, et le *moi*, jadis si haï des gens de bon ton y prend une prééminence inaccoutumée. Si avec M<sup>me</sup> de Staël le roman devient la confession d'une âme ardente et avec l'*Adolphe* de B. Constant une analyse cruelle de son moi et de celui d'autrui, avec Chateaubriand et Senancour se mêle au récit confidentiel une notion fervente de l'amour, un rêve mélancolique, qui donne à l'œuvre une teinte lyrique prononcée.

La poésie qui se traînait dans les ornières traditionnelles de la description et des vers de circonstances s'essaie elle aussi à de timides tentatives de rénovations, bien que l'habile abbé Delille ne se reconnaisse pas de force à se mesurer avec le divin Klopstock qu'il fréquente à Hambourg. Mais là encore la question se pose si, sur les sentiers de l'émigration, le vrai lyrisme ne se rencontrera pas. Dans le domaine de la poésie comme au théâtre la discussion sur le *génie*, principe d'individualisme et le *goût*, déférence sociale, se décidera, Rivarol en a l'intuition très nette, en faveur du *génie*. L'affection dont on s'éprend pour la chanson populaire, pour la musique receleuses toutes deux d'émotions et de rythmes, surtout la nostalgie du sol natal qui étire d'angoisse et de regrets le cœur des pauvres exilés hatéra cette évolution. L'antique tradition féodale qui voulait que la patrie fût «ou étaient les fleurs de lys» ne satisfait plus. Sous l'injure des sansculottes qui prétendent monopoliser le titre de patriotes, l'inquiétude augmente. Qu'est-ce que la patrie? se demande-t-on. Malgré de Bonald et d'autres théoriciens qui essayent de se créer

une patrie idéale, indépendante du sol, la nostalgie dément ces constructions spéculatives et Chateaubriand lui-même, tout re-jeton qu'il soit d'une race aventureuse, sait parler en termes émus, parce qu'il l'a intensément éprouvé, de « ce mélange de tendresse et de mélancolie qu'on nomme l'*amour de son pays* » et avoue dans le *Génie du christianisme* que la *maladie du pays* est véritablement un mal que rien ne guérit, ni la foi, ni la foi en une patrie idéale, ni le travail. Avec quelle émotion les émigrés repenseront aux *lieux chéris* qui les ont vu naître ! Ils promèneront leur mélancolie parmi les sépulcres et les cimetières, pensant avec amertume au culte des ancêtres. Comme elle a su prendre sa revanche, cette patrie abandonnée en hâte ! Certes oui, ils sont convaincus désormais que l'âme est enracinée à sa glèbe et ils ne détachent plus leurs yeux de la patrie interdite. Sans doute il y eut des gradations dans les teintes de l'amour patriotique ; mais « les transfuges impénitents » eux-mêmes, un Chamisso par exemple, sont dévorés du regret de la terre natale. Ce sentiment rejoindra plus tard et unira les deux Frances que 1795 avait profondément divisées. Désormais « le peuple de France, la nation française, ne feront qu'un avec la terre de France ». Et, de toutes les expériences de l'Émigration, c'est une des plus riches en conséquences immédiates et lointaines, elle contredit, pour des âmes françaises, et la doctrine rousseauiste du *Contrat social* et l'ancienne conception de la loyauté envers le prince.

\*

Sous le coup des souffrances de l'exil, les émigrés cherchent à s'expliquer les causes de leur malheur. Les causes mystérieuses étant les plus commodes sont les premières qui se présentent à l'esprit. Mais elles sont trop simplistes et dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, où l'abbé Barruel concentre tous les arguments découverts dès avant la Révolution, il accuse du cataclisme une triple conspiration : 1° une conspiration anti-chrétienne qui commence avec Voltaire, d'Alembert, Frédéric II, Diderot, 2° une conspiration anti-monarchique sous la direction de Montesquieu, de Rousseau et des Economistes, enfin 3° une conspiration contre la société civile en général, fait des *illuminés* qui prêchent la suppression de la propriété. Voilà ce qui à son avis prépara le terrain à la *secte dévorante* des Jacobins. Cette



*somme* de l'abbé Barruel recueillit ses disciples les plus dévots surtout en Russie et en Autriche. Mounier soutenu par les milieux libéraux d'Allemagne répondit aux spécieuses constructions de l'abbé et pour expliquer la Révolution mit le doigt sur deux plaies inaperçues : la ruine des finances et le désordre de l'administration. Du reste pour beaucoup d'émigrés, renseignés par les réflexions qu'ils ont eu le loisir de faire sur leurs propres erreurs, les explications de Barruel paraissent insuffisantes et une deuxième phase se dessine : l'attaque contre l'esprit critique. *Les lumières*, le philosophisme, orgueil de tout un âge de la France moderne, privilège des classes cultivées, vont être trainées au banc des accusés. L'exécution de Louis XVI déchaîna le combat. Dès lors le pelé, le galeux sera l'esprit philosophique répandu par des sophistes. De lui viendra tout le mal. L'influence du petit clergé, influence qui sur la noblesse croît de plus en plus augmente l'effet de cette campagne d'obscurantisme. Ce fut Portalis qui dans son ouvrage *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique* prit avec modération la défense de l'esprit d'examen.

Mais à force de retourner la question sous toutes ses faces il fallut bien en arriver au *mea culpa* du régime et deux thèses se dessinèrent 1° La France depuis Richelieu souffre d'un gouvernement arbitraire qui fait que les ressorts de la monarchie sont détendus; 2° Le roi, en sapant l'autorité de l'Église eut le tort d'affaiblir son propre pouvoir. Certains ajoutent encore l'intervention de la fatalité qui leur explique pourquoi eux, innocents ont été frappés avec les coupables. Cette créance à l'ingérence de l'irrationnel dans la vie, que Voltaire avait fait chanceler sous le ridicule, cette croyance au surnaturel revit sous diverses formes dans les milieux désemparés de l'Émigration. Mallet du Pan, Joseph de Maistre, Châteaubriand l'ont exposée chacun à sa manière. Dans son *Essai*, on se souvient que pour celui-ci l'antique *fatum* se présente sous cette désolante formule : « L'homme, faible dans ses moyens et dans son génie, ne fait que se répéter sans cesse. » De Maistre donne à ses commentaires une teinte religieuse et enseigne à ceux qui se plaignent d'avoir été frappés innocents le dogme de la *réversibilité des fautes* et de la *solidarité du genre humain*. Il proclame que la Révolution, incompréhensible à l'entendement humain, devient d'une aveuglante clarté, lorsqu'on l'envisage comme une action directe du

Dieu de justice qui châtie. Si Dieu peut tout, l'heure de son pardon et celle de la contre-révolution sonnera. « Les plans sont arrêtés », espérons. *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* exposeront dans toute sa force cette doctrine mystique.

!\*

Méditer sur le fait accompli devait conduire les Français à ébaucher des théories pour l'avenir, surtout ceux que l'exil rendait désireux de réédifier la maison commune. Les projets d'avenir de l'Émigration auront moins d'unité que ses vues retrospectives, mais dans tous, l'évocation « du bon vieux temps » met une note aimable. La tendance dominante préconise une étroite alliance entre le trône et l'autel. On désire une religion d'autorité qui maintiendra les âmes dans l'obéissance. C'est là, à l'encontre de ce qu'avait voulu le XVIII<sup>e</sup> siècle, un des résultats les plus apparents de l'Émigration. D'après polémiques s'engagent par deux fois en 1796 et en 1799 entre les *purs* et les *monarchiens* sur le futur statut du royaume de France. Louis XVIII fut longtemps du côté des *purs*, il ne voulait pas qu'on « dégradât la couronne ». Comme de Maistre, Bonald qui sera l'un des théoriciens de cette tendance combatta Rousseau et Montesquieu.

La résurrection « du bon vieux temps » dont le XVIII<sup>e</sup> siècle satisfait n'avait aucun regret, mais dont s'entichent les Émigrés au contact de l'Allemagne et de l'Angleterre sera à la fois un programme politique où Charlemagne et Saint-Louis joueront leur rôle, une mode, — on s'entichera de force singularités entrevues au cours des multiples pérégrinations en pays étrangers — un renouveau intellectuel puisqu'on transplantera en France un nouveau *credo* artistique insinuant le culte du passé dans la conscience littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle. Là encore de Bonald trouva la formule efficace: *La littérature est l'expression de la société* proclame-t-il. On en tira la conséquence que, si le bon vieux temps, c'est-à-dire le *moyen-âge*, siècles de foi, de loyalisme et de simplesse, avait tant de charme et si la terre de France a possédé tout un art issu de ses croyances, c'est là, bien plutôt que dans l'antiquité que se trouve la vraie tradition, qu'il la faut chercher et qu'on trouvera, en la découvrant, le plus ferme support de

l'avenir. La Renaissance avec son admiration de l'antiquité doublement étrangère, puisqu'elle est payenne et gréco-latine, sera dénoncée et le coup d'état du romantisme se préparera : un romantisme qui veut s'enraciner dans la tradition, se rattacher aux choses de France, un romantisme innocent des extravagances, de l'humeur insociable qu'on reprochera bientôt au mouvement lui-même, car il ne descend pas de Jean-Jacques; bien au contraire, les adversaires de la philosophie et de la prédication individualiste, l'offrent comme la panacée, le remède souverain. M<sup>me</sup> de Genlis intéressera à l'*ancienne chevalerie*; Vanderbourg publiera les poésies de Clotilde de Surville que l'on attribuait à une poétesse du XVI<sup>e</sup> siècle. L'on se prend d'affection pour le Moyen-âge. Portalis, dès 1798, accuse la Renaissance d'avoir été un dévoiement de l'âme nationale, une rupture fâcheuse avec la religion chrétienne, *la plus poétique qui fut jamais* et Villers, dans le *Magasin encyclopédique* de septembre 1810, trois ans avant la publication de *l'Allemagne* de M<sup>me</sup> de Staël, rappelle le temps où «la littérature chantait Dieu et ses saints, les combats, les entreprises héroïques, les dames et la galanterie, les anciens Paladins... les héros sarrasins, les sorcières, ... cette poésie fondée sur les traditions et les opinions vulgaires, qu'on peut appeler *la poésie romantique* à cause de la langue romane dans laquelle elle s'exprimait le plus souvent...»<sup>1)</sup>. Ainsi donc, sous l'influence de l'Allemagne qui s'arme contre le prestige de l'antique idéal méditerranéen l'Émigration fait la part belle aux idées hostiles non seulement au philosophisme récent, mais à la direction prise en occident depuis la Renaissance. Elle propose à la France lasse de son inspiration classique une littérature imprégnée de christianisme, de tradition, même de superstition. Les temps n'étaient pas encore révolus, pas plus pour Villers dont la *Lettre* ne fit guère de bruit que pour son impétueuse amie qui, avec son livre sur *l'Allemagne*, allait bien plus fortement ébranler les esprits. Il fallait attendre le retour de l'Émigration, la chute de l'Empire, 1820, pour qu'en littérature, en peinture, en architecture, dans les arts décoratifs et même dans l'habillement, la mode naissante devînt un fort courant et que l'initiation au *gothique*, jadis méprisé, pénétrât tous ces domaines d'une admiration enthousiaste

---

<sup>1)</sup> Sur Villers cf. : Louis Wittmer : *Charles de Villers intermédiaire entre la France et l'Allemagne*, Genève, Georg, et Paris, Hachette 1908.

et productrice. « Pendant neuf cents années, le génie des Français a été toujours rétréci sous un gouvernement gothique . . . », avait proclamé Voltaire dans son *siècle de Louis XIV* ; Chateaubriand, M<sup>me</sup> de Staël, leurs amis et leurs disciples, qui se confiaient au passé, allaient venir changer ce point de vue et bien d'autres encore.

\*

Cette admiration pour le Moyen-âge ne pouvait aller sans un retour à la foi. En ce domaine la route était longue; pour la moyenne des Emigrés il fallait parcourir un vrai chemin de Damas, car si assez nombreux seront ceux qui à l'exemple de M<sup>me</sup> de Tessé resteront ultra libéraux et, en vrais aristocrates philosophes, continueront à croire, comme par le passé, que les momeries des prestolets sont faites pour attraper les petites gens, la grosse masse des émigrés reviendra en France dans des dispositions assez croyantes ou en tous cas très sympathiques à l'idée religieuse. De retentissantes conversions même auront lieu et plusieurs seront secoués par une de ces crises qui remuent l'être jusqu'en son tréfonds. Les deuils, les iniquités dont on souffre, les regrets et le dégoût des légéretés passées inclinent les âmes vers un christianisme de sentiment, la piété véritable du petit clergé qui se répand en œuvres de charité et en consolations, touche bien des cœurs. Beaucoup pourront dire comme Chateaubriand : *j'ai pleuré et j'ai cru. L'enchanteur* trouve donc le terrain bien préparé lorsque dans son ardeur mystique il met la dernière main à son ouvrage sur les *Beautés morales et poétiques du christianisme*, qui se transformera en *Génie du christianisme*. On y sent toute la nostalgie de l'émigration, tant il met d'accent à évoquer ce qui a peu à peu été démoli, mais qui reste cher et regretté. N'écrit-il pas *au milieu de nos temples*, pour des *cœurs brisés*, des *âmes devenues solitaires*, avec les *souvenirs de nos mœurs antiques, de la gloire et des monuments de nos Rois*? La fièvre du dépaysement l'a ramené comme bien d'autres émigrés par les regrets et le spectacle des ruines à cette foi qui éleva ces belles cathédrales. En ce sens, le *Génie* quoique terminé en France reste un document d'exil.

La question des rapports de l'Eglise et du pouvoir temporel, se posa à l'Emigration lors de l'application de la Constitution

civile du Clergé qui, au cour de l'hiver 1790–1791 marque le début d'un exode considérable d'ecclésiastiques et doit être considéré comme une date dans le rapprochement de deux idées que le XVIII<sup>e</sup> siècle séparait volontiers : la prospérité des sociétés d'ici-bas et l'attachement officiel aux choses religieuses. La formule *bon chrétien, fidèle sujet* s'imposera peu à peu à la Royauté en exil, mais là encore Bonaparte prendra les devants et par le *Concordat*, s'arrangeant avec le Pape, sera cause, qu'au cours de multiples conflits, l'idée apparaîtra que la religion n'est pas « incompatible avec un gouvernement quelconque » d'où s'ensuivra une deuxième conséquence qui marquera la fin du *gallicanisme*, c'est que l'église a sur le pouvoir civil une primauté qu'au milieu du désarroi du monde lui confère sa doctrine immuable. Du côté de l'église toutes les forces travaillèrent à hâter l'établissement de l'*ultramontanisme*. En 1814 J. de Maistre écrira à Blacas cette véhémence admonestation : « Rappelez-vous souvent cette chaîne de raisonnements : Point de morale publique ni de caractère national sans religion, point de religion européenne sans christianisme, point de christianisme sans catholicisme, point de catholicisme sans le pape, *point de pape sans la suprématie qui lui appartient...* » ; ce sont ces idées qu'il reprendra et soutiendra de sa logique et de son verbe virulents dans son ouvrage *Le Pape*.

Ceux qui ne vont pas jusqu'à la religion et à l'abandon de la faculté raisonnante, font malgré tout, chose naturelle pour qui vient de traverser une crise aussi violente que la Révolution, un retour sur eux-mêmes. Ils remettent au creuset de l'examen les principes qui jusqu'alors avaient été la base de leur pensée et de leur morale. L'empirisme par lequel on avait si longtemps juré apparut alors comme le grand responsable du bouleversement que l'on maudissait. L'Émigration philosophique se vouera à deux tâches : la ruine de l'empirisme et son remplacement par un autre système. « C'est l'entendement humain défiguré par les sensualistes, qu'il s'agit de refaire » proclame Villers dans sa *Philosophie de Kant* en 1801. En effet, les disputes autour du Kantisme, qui faisaient retentir les universités allemandes, retinrent l'attention de plusieurs émigrés. Villers surtout se distingua et devint l'ardent propagateur en France de la nouvelle doctrine, luttant sans faiblesse mais aussi sans adresse contre

l'apathie et l'hostilité de ses compatriotes. Ce « garçon philosophe *in officina Kantiana* » va courir à la croisade armé de la lance de *Don Quichote*. Son insuccès, comme on le sait, sera complet. Son amie, M<sup>me</sup> de Staël, saura se montrer plus habile et persuasive dans ses révélations. Lui ne s'est pas rendu compte que les intelligences françaises n'étaient pas préparées à le comprendre et qu'il fallait toute une éducation pour ramener à la métaphysique des générations de Français éloignés de Descartes et de Malebranche. Mieux que Villers Degérando saura ce que les Français peuvent absorber de Kantisme. Au reste, l'attitude préférée des émigrés réfléchis devant le problème de l'origine des idées sera l'éclectisme, et Herder, surtout Jacobi, *ce vrai philosophe*, seront longtemps encore préférés à *Kant*.

La terre et les morts, la nostalgie d'une civilisation incomparable ramena, disions-nous, impérieusement vers le sol, vers la société de France, des hommes qui avaient cru faire trop bon marché de tout cela. Les suggestions rapportées d'exile s'épanouirent généralement après 1815 et Chateaubriand note avec raison dans ses *Mémoires d'outre-tombe* ce dont Mr. Baldensperger vient de nous faire toucher la vérité : « Le changement de littérature dont le siècle se vante lui est arrivé par l'émigration et de l'exil ». Un fossé s'était, semblait-il, creusé entre la France et ses principaux adversaires. Montesquieu en mettant divers éléments de l'esprit français à l'école de l'Angleterre, Rousseau mieux encore en essayant de trouver une commune mesure entre l'Europe déjà un peu lasse de trop d'esprit et la France après 1750, enfin l'Émigration essayèrent de le combler. Des émigrés ont voulu, et c'est là le service éclatant qu'ils ont rendu, que « quelques nuances de pensée et d'émotions qui font partie du lot total de l'esprit humain » ne fissent pas défaut au pays de leurs ancêtres. L'un des meilleurs titres de Mr. Baldensperger sera d'avoir entrepris et mené à bien avec toute la diligence et la sagacité désirables cette vaste enquête sur la pensée de l'Émigration et d'avoir par là même jeté une vive lumière sur la mentalité qui s'épanouit dans le *Génie du Christianisme*, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, la *Législation primitive* et l'*Allemagne*, œuvres considérables qui, à l'aurore du XIX<sup>e</sup> siècle, marquent un renouveau de l'art et de la pensée françaises.